

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Vendredi soir

François Piazza



Numéro 12, hiver 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Piazza, F. (1987). Vendredi soir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 14–22.

## Vendredi soir

---

François Piazza

Il est déjà cinq heures. Tu n'es pas arrivé. Mais tu es déjà là, présent par ton absence. Me voici prisonnière, attendant qu'on me sonne, pour être délivrée.

J'espère. La porte d'en bas ou bien le téléphone. Si tu savais... Je suis mal dans ma peau : je me sens enfermée.

Et tu l'es toi aussi. Prisonnier de ta vie. Ton ménage boiteux. Mais il y a les enfants. Mais il y a l'habitude. Mais il y a dix-huit ans. Faits de petites joies, de haines et de silence. D'Henriette qu'on baise dans son indifférence, quand madame veut bien, une fois par mois. Parce que c'est l'habitude.

La tête sur mon sein, tu te laisses aller à rêver. Tu veux la quitter. Vivre avec moi. Un jour, tu le feras. Mais quand tu me le dis avec cette tendresse qui reste après l'amour, souvent je me demande si tu veux que je le croie pour bien mieux t'en convaincre toi-même. Pour trouver un courage remis au lendemain.

Mais il y a dix-huit ans qui nous tiennent prisonniers.

Puis il y a les affaires. Oh! je sais ! Tu t'es fait tout seul. Au début, il fallait. Ta femme, tes enfants, la maison à payer. Des dix heures par jour et six fois par semaine. Et tu as réussi. Sans doute, mais à quel prix ? Tu es un étranger dans ce que tu as bâti. Tu as oublié d'y vivre : tu y es un inconnu intime.

Oh! je sais ! Aujourd'hui si tu travailles fort, c'est pour notre avenir. Gagner plus, pour notre vie à deux, pour payer la pension alimentaire. Il te faut un «coussin» pour pouvoir commencer. Pour un nouveau départ...

Si jamais il a lieu...

Alors, tu es en retard. Un client impromptu ou un autre à convaincre, dans un dernier sursaut, ce vendredi soir. Juste le temps d'un verre. Et tu vas arriver encore je ne sais quand. Penaud et triomphant. Pour t'occuper de moi, m'invitant à fêter encore je ne sais quoi, avec la joie naïve des enfants satisfaits. Après tout, c'est pour nous...

Mais moi, Charles, mais moi ? Si tu vis pour demain, moi je vis maintenant. Tu me voles aujourd'hui où j'ai besoin de toi. De tes mots, de tes bras. Que tu sois là! Je suis tannée d'attendre! Attendre, encore attendre! Je suis tannée!

Cinq heures! Il était juste temps. Qu'est-ce je vais bien pouvoir faire à souper pour les enfants? Parce que Charles, bien sûr... Le téléphone! Un dîner d'affaires inopiné! Comme d'habitude ou presque. L'ennui, c'est qu'on ne sait jamais quand ça le prend. Et moi, la dinde, j'attends jusqu'au dernier moment!

Les affaires, tu parles! Surtout un vendredi! Enfin, des fois c'est vrai. Le plus souvent l'affaire, c'est sa petite pute, oui!

Quoique dans le fond, la pute j'aime mieux. Il me foutra la paix en rentrant. En catimini, monsieur s'en va direct vers sa chambre et son lit, en oubliant le mien. Ça m'épargne l'haleine chargée de tabac et de bière! Et ses efforts grotesques quand gigotant sur moi, il essaye de chasser les fantômes de tous les culs entrevus dans un club enfumé, qu'il n'a pu entreprendre et qui le hantent encore. Par manque de courage ou bien manque d'argent.

Pauvre Charles! À nos âges, il faut payer pour se faire aimer, quand on veut du vingt ans! Coup par coup! Tandis que moi, bien sûr, il me baise à contrat! Alors jouer les substituts ou les économies, très peu pour moi! Ça ne m'inspire pas...

Surtout aujourd'hui. Je flotte dans mon corps encore toute alanguie. Ah! ce charmant David! Quel amant merveilleux! Dire qu'il a fallu partir, toujours pour les enfants! J'ai encore dans le ventre comme un goût de trop peu.

Non, j'aime mieux la pute! D'autant plus que demain, avec son air penaud de chien guettant la laisse, je l'aurai à ma main. Que ne ferait-il pas pour faire que je croie ce qu'il m'a raconté? Au fond, il m'attendrit. Je lui vends pour pas cher le semblant qu'il attend. S'il s'occupait un peu des enfants!

Les enfants! Tous les jours, je les vois me quitter. Pierre, comme d'habitude, va passer en coup de vent, le temps de dévorer et bonjour la visite! Les copains, les copines, enfin bon il a son monde à lui que je ne connais pas. Lucienne me fait peur : quand on a quatorze ans, on prend tout au sérieux, y compris ses bêtises. Va falloir lui parler. Pilule ou stérilet?

Ils ne sont plus à nous. C'est une façon de parler, parce que pour ce qui est de Charles... Tout juste s'il s'aperçoit qu'ils ont encore vieilli entre deux samedis!...

Ils ne sont plus à moi, mais je leur appartiens. Ça parle liberté mais ils prennent la mienne. La mère négocie des morceaux de la femme. J'escamote du temps au cours de la semaine. Il m'en reste si peu, autant en profiter! Et encore en secret! Maman a un amant, maman se fait baiser par un autre que papa! Ça se sait, c'est l'horreur et la consternation!

Bon, c'est pas tout, mais qu'est-ce qu'on va manger? Oh! puis merde!  
Je mets le poulet au four. Avec des haricots? Va pour les haricots!  
Comme tous les vendredis.

Mais enfin que fait Charles? Il téléphone ou quoi?

Mais enfin qu'est-ce qu'il fait? Déjà six heures moins vingt! Il pourrait bien prendre une minute pour téléphoner, merde!

Je m'en doutais! Quand il m'a dit vers quatre heures et demie, je me suis dis encore un coup vers les cinq heures!

Est-ce qu'il croit que je vais poireauter toute la soirée à l'attendre? Que je dois rester à la disposition de monsieur pour quand ça lui chante? Il se fout de moi! Je vais couper ça court! Non, mais pour qui me prend-il? Pour son esclave?

Calme-toi. Ça ne sert à rien de s'énerver. Quand il va arriver, gêné et attendri, tendu par les reproches mérités qu'il attend, comme d'habitude, il va te prendre dans ses bras. Et toi, la pomme, tu vas fondre! Pour moi, rien que pour moi, apparaît le vrai Charles, gauche et délicat qui me parle de moi pour charmer de nouveau. Je le sais, mais j'aime qu'il me ressente comme jamais acquise. J'aime tous ces efforts qu'il fait pour encore me séduire : je me sens femme alors.

C'est curieux : lorsque je pense à lui, c'est toujours par détails. Le manteau qu'il me tient au moment de sortir. La portière ouverte. La chaise au restaurant. Et son air attentif, lorsque je lui parle. Ses phrases qu'il propose sans jamais imposer : «Peut-être que tu devrais...», «Moi, si j'étais à ta place...», ou bien «Qu'est-ce que tu en penses?»

Je suis, avec les autres. Mais avec lui, j'existe.

Charles, oh, Charles, pourquoi ne viens-tu pas! Même si j'aurai mal, comme chaque fois que tu t'en vas...

Chaque fois, je me brise quand sa voix dans la nuit, en étirant les mots, comme déjà lasse, dit : «Il faut que je rentre...»

Chaque fois, quand il part, j'imagine l'auto qu'il range lentement sur l'accotement; la porte qu'il ouvre doucement, la lumière éteinte; l'escalier qu'il gravit sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller les enfants... Ou ne pas être pris en flagrant délit de cessation de fuite? Puis sa chambre refroidie par l'absence de corps où le confort cossu du passé l'enveloppe comme pour le punir d'avoir quitté mon lit...

Chaque fois, quand tu pars, je commence à attendre une prochaine fois. J'ai si envie de toi. Pourquoi ne viens-tu pas?

— Est-ce qu'on mange bientôt?

— On attend ton père...

— À quelle heure il rentre?

— Il ne devrait pas tarder. À moins qu'il téléphone parce qu'il est pris.

— Ah non! Pas encore! Il nous a fait le coup déjà vendredi dernier. J'en ai marre à la fin! J'ai faim!

— Mange ta main et garde l'autre pour demain!

— Tu crois que c'est fin? Mais enfin qu'est-ce qu'il fait?

— Il a été retenu. Enfin, je ne sais pas, moi! Dans sa job, on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Et puis merde! Ton père n'a pas de comptes à te rendre...

— O.K. m'man te fâche pas! Je disais ça comme ça... C'est parce que je sors ce soir. On m'attend...

Je ne saurai jamais qui est «on». Curieuse situation! Le fils attend le père pour pouvoir partir.

— Bon, il est six heures. S'il n'est pas là, à six heures et demie, on mangera sans lui. Ça te va?

— O.K. m'man...

Pourquoi ne va-t-il pas écouter ses cassettes? Quand je vois mon Pierrot avec son air emprunté, c'est qu'il y a de la demande dans l'air. Je le parierais.

— C'est que...

— Quoi?

— Ben... J'aurais besoin de vingt dollars. S'il n'est pas là, peux-tu me les passer?

Gagné!

— Dix. Mon dernier prix!

Une moue dépitée.

— Bon, on fera avec...

Sortie du quémandeur pour fins de bouderie! Tant pis pour lui! Pour les enfants, il est bon qu'avec moi, rien ne soit jamais acquis. Ainsi je garde encore le pouvoir de donner pour éviter le pire : passer du don au dû. Car si pour eux, un père est un banquier donné par la nature, il est bon que la mère en reste l'intendant!

Bon, voici la cadette!

— M'man, tu as dit à Pierre qu'on mange à six heures et demie?

— Oui, pourquoi? Tu sors aussi?

— Oui, on va au cinéma...

— On, c'est qui?

— Je sors avec Rita Lafontaine. On va voir une vue...

— Laquelle?

— Je ne sais pas. On doit se retrouver à sept heures et quart.

— Bon. Mais ne rentre pas trop tard. Onze et demie, au plus tard!

Femme, je maintiens la tradition avec ma famille. Je le fais malgré moi; femmes, nous nous devons de tout justifier. Pourquoi nous faisons quoi, avec qui et comment. Nous sommes toujours prêtes à pouvoir rendre compte. Même si on ne nous le demande pas.

Moi je rends compte à qui?

Surtout pas aux enfants! Enfin je le crois. À Charles? Il aurait bien trop peur de me devoir la réciproque! Du reste, peut-il imaginer que j'aie envie de vivre ailleurs de la cage dorée qu'il a construite pour moi?

Ailleurs? Ne suis-je, pour lui, un ailleurs parmi d'autres? Et n'est-il pas pour moi un autre familier?

Femme, je dois des comptes. Mais lui, des apparences. C'est tout ce que j'attends de son prochain appel. Il serait plus décent qu'il le fasse. Pour la fiction qui est due aux enfants.

Alors ça vient?

Bof, je ne l'attends plus. Ma soirée est foutue. Je vais me faire des oeufs avec de la salade.

Et s'il vient, je dis non! Je le fous à la porte. On ne peut pas passer une vie à niaiser! Ça m'apprendra à sortir avec un homme marié. Le premier et le dernier! Il est temps que ça cesse!

Sylvia, ma fille, ouvre un peu les yeux!

C'est bien beau de s'aimer mais sans jamais se voir, sinon entre deux portes, ce n'est pas une vie. Monsieur me sort, me rentre et puis après me baise! Nous n'avons jamais pu avoir ensemble une nuit. Et pas un seul matin. Ce moment du réveil où le corps embrumé du plaisir de la nuit, on découvre assoupi l'objet de la merveille.

Que suis-je pour lui? Un rêve ou une escale entre deux rendez-vous qui passent avant moi? Il m'aime... Mais comment? Comme on aime une drogue, un plaisir défendu ou un instant volé? Il se frustre, d'accord. Mais il me frustre aussi. D'ailleurs, peut-il m'aimer puisqu'il ne s'aime pas?

Non, il ne s'aime pas. À preuve, ces repas où soudain ça déborde : Henriette et lui, qui ne se parlent pas; Henriette lointaine, frigide et mondaine. Qui s'est fait faire le premier pour pouvoir l'épouser et devenir madame. Qui a joué l'amante pour garder le mari.

Il voudrait la quitter. Que dis-je! Il veut! Depuis qu'il me connaît, il a envie de vivre. D'être heureux tous les jours ou du moins d'essayer. Je suis la femme de sa vie. Mais...

Mais après dix-huit ans, ça prend du temps, n'est-ce pas? Il faut la préparer, préparer le terrain, les enfants, les amis...

Et pourquoi pas le chien?

Ça prend, ça prend du courage! D'aimer ce que l'on aime et vouloir ce que l'on veut! Le futur de monsieur lui donne des vapeurs? C'est plutôt l'avenir qui lui flanque la trouille! Monsieur a beau pleurer sur le bord de mon épaule qu'il vit dans un enfer, c'est un enfer douillet! On y est sans surprise. Et même le chagrin a le confort bourgeois!

Tandis qu'avec moi! Je suis un paradis quand dans sa vie je passe. Mais tout pourrait changer s'il fallait y rester!

Vivre ensemble est d'abord question de compromis, de risques au jour le jour, de petites habitudes qu'il faut réinventer. Et peut-être aussi, quand il y a un accroc, de regrets du perdu. Style «Si j'avais su!». Charles a, je le crois, le malheur confortable. J'attire mais je fais peur!

Alors Charles se terre dans la vie du présent. Il louvoie, il attend et souffre en silence. Que sommes-nous, toutes les deux? Moi, je suis son loisir. Elle, son exigence. Surtout ne pas choisir! Les garder toutes deux!

Mais moi, je ne suis pas mariée et j'ai ma vie à vivre. Je ne vais pas vivre en attendant le messie! Comme Monsieur, moi aussi, j'ai droit à mes loisirs. Qui je veux, quand je veux, où je veux! Quand j'ai besoin de lui, je veux aussi l'avoir. J'ai le droit, moi aussi, d'avoir mes exigences!

Je n'ai que trente-deux ans et je vis comme une nonne : à peine je jouis un seul soir par semaine! Un soir merveilleux : Charles est le seul amant qui a comblé ma vie. Mais ce n'est pas assez. De plus en plus, Charles, tu deviens un fantasme qui vient hanter mes doigts quand mon con te réclame. Si cela continue, je prendrai des amants de passage. Pour avoir la force de t'attendre...

Ma pauvre Sylvia! où te voilà rendue!

Mieux vaut en finir. Souffrir de ce qu'on aime, c'est risquer de se perdre. S'aliéner en douleur goutte à goutte. Je préfère souffrir d'un bel amour cassé. Fracassé comme un pot dans un geste de rage...

Charles! Pourquoi n'es-tu pas là?

Courage... J'en aurai puisque tu n'en as pas. Je vais souffrir de toi et de toute la peine que je vais te causer. Mon corps sera en deuil du rêve de tes mains. Il me faut t'arracher. Ou bien je deviens folle! Il me faudra du temps pour oublier la plaie...

Peut-être, c'est ça vieillir... Ça, ma première ride... Vite, mon baise-en-ville! Tu peux toujours sonner. Il n'y plus d'amoureuse au numéro que tu vas composer. Sylvia s'en va chercher ailleurs si elle est là...

Et voilà! Tout le monde est parti et pas de téléphone! Bon, qu'est-ce que je fais? Qu'est-ce qu'il y a ce soir à la télé? Bof! un film à neuf heures... La radio? Ah non! Ils me cassent la tête avec leur disco. Ou autre chose : comment font les enfants pour pouvoir distinguer new-wave et funky? Un livre? Pourquoi pas?

Bon, on va penser à ça en prenant un verre. Je l'ai bien mérité. Mais whoh! Un seul! Attention! L'alcool est trop souvent l'ami des femmes de banlieue...

Un seul mais un double!

À la santé de la reine du foyer!

Ça, pour être la reine, là vraiment je la suis! Je règne sur huit pièces si on oublie la cave. Et sans contestation! Mis à part le chat, fourré je ne sais où, il n'y a plus personne! Buvons en attendant le retour du roi! Le roi! Mon pauvre Charles, tu es depuis longtemps le prince consort!

Je serais curieuse de voir la tête qu'elle a. Sans doute les seins hauts et les jambes trop longues : les hommes de son âge et de son entourage recherchent le fruit vert au style mannequin. J'imagine sans peine Charles et son numéro : le style «homme d'affaires qui est incompris». En tant que légitime, je dois en prendre un coup : je suis grosse, affreuse, égoïste ou bien une emmerdeuse qui lui fait des scènes tout le temps. «Ma femme ne me comprend pas.» Vas-y, Charles, mets-en!

Ça me fait rigoler! Au fond, les hommes manquent d'imagination. Les hommes, enfin Charles...

Qu'est-ce qu'elle peut bien lui trouver d'excitant, à part l'argent et ses belles manières? Charles est d'un tel ennui! Ne parlons pas du lit! Car pour faire l'amour, c'est un vrai métronome! Pour le faire, il le fait! Sans jamais rien changer! Un rituel!

First le baiser goulu. Froissage de nichon : le gauche. Puis suçage du droit! Le tout en deux minutes. Les soirs où il a bu, ça en prend au moins trois! Et re-kissy-kissy! Les mains sur les épaules puis glissade des dites sur les avant-bras. Arrêt-buffet au cul : on palpe dans le gras! Grand écart des genoux : main gauche épaule droite, main droite introduisant le corps

de l'instrument. C'est parti, mon kiki! Et hop! Monsieur besogne!  
Écrasage du ventre par le corps cadencé...

Il y a quelques années, il haletait encore, «tu jouis, dis?». Moi, je ne disais rien, tant j'étais écrasée. La bouche ouverte, je tentais de reprendre mon souffle. Cela lui suffisait : il prend pour plaisir ce qui est asphyxie! Ou du moins il le prenait, car depuis qu'il se tait, je crois qu'il n'a plus d'illusions ou qu'il veut les garder, en évitant la réponse. Pourquoi, dans le fond, tient-il à me baiser? De moins en moins souvent, bien sûr, mais quand même... Par hygiène, par manque, ou bien parce qu'il le faut ? Il a tellement le sens des convenances!

Je suis dégueulasse! Pourtant au début, il m'arrivait parfois le temps d'une embellie. Puis, petit à petit, je l'ai regardé faire. Je me sens support mais jamais concernée. Il m'en a dégoûtée. Mais je paye ma part. Toute épouse est un peu putain dans son ménage...

Puis j'ai pris des amants. D'abord par accident. Puis pour savourer cette exigence agréable que je ne me connaissais pas. Mes besoins sont modestes : ils me font de l'usage. J'épuise mes fantasmes et mes goûts d'interdit : jamais je n'aurais cru que je puisse... C'est si bon! Oh tais-toi!

J'ai découvert le plaisir de prendre et d'oser. Une fois par semaine, quelquefois deux, je rends ma chair heureuse. L'extase a nom David.

Je n'aime pas David. Non. C'est de la tendresse. Ou peut-être de la reconnaissance du plaisir d'être moi. De toute façon, il y trouve son compte.

Alors jalouse, moi? Charles peut bien bander sur les jeunes, ça ne me dérange pas.

Me quitter? Je parie qu'il y songe. Il ne le fera pas. Pour qui? Femme vite conquise est bien dure à garder. Charles a besoin de moi pour ne pas renier dix-huit ans d'existence. Quant à moi? Je ferais comme Charles. Dans le fond, il nous reste si peu de temps : les enfants partis, peut-être une dernière flambée?

Nous nous retrouverons en avançant dans l'âge. N'ayant su être amants, et encore moins complices, tous les deux nous pourrions devenir des amis. En échangeant peut-être des souvenirs de lit. Comme d'anciens combattants parlant des exploits de leurs guerres.

Bon, il est bientôt neuf heures. Un dernier avant le film? Allez! À tes amours, Charles, et surtout ne téléphone pas!

— Ah! non, non. Laisse faire! J'insiste, c'est pour moi! De toute façon, je prends ça sur la carte de la boîte! C'est pour fêter notre contrat!

— Si ça te fait plaisir, bon, je n'insiste pas. Assez parlé affaires! Si on allait ailleurs? Allez, viens Charles, c'est à mon tour! Je connais une nouvelle boîte qui vient d'ouvrir avec des waitresses à poil qui ont des culs superbes...

— Ça me tente mais j'ai dit à ma femme que je rentrais...

— T'as qu'à téléphoner!

— J'y vais.

Merde! le téléphone! Sylvia!... Je n'aurais jamais cru que ça dure si tard. Faut dire qu'il était coriace, mais qu'enfin je l'ai eu! Et la maison? Ah! merde! Demain Henriette va faire encore la gueule! Ah! puis après tout, c'est du fric qui rentre...

Le téléphone en main...

Qu'est-ce que je fais avec Sylvia? Je suis con, je suis con! Elle doit être furieuse. Avec raison! Si je téléphone et qu'elle se mette à chialer au bout du fil, on n'est pas sorti de l'auberge!... Puis les autres qui attendent! Oh! merde! Vaut mieux laisser passer l'orage. Demain, en revenant des courses, je vais me démerder pour lui téléphoner...

La main repose le téléphone.

Retour dans la salle.

— Bon, ça y est! Tout est sous contrôle! On y va?

Originaire de Marseille, François Piazza est diplômé de l'École de journalisme de Paris. Il a exercé le métier de journaliste, de directeur littéraire et d'éditeur. Il a également collaboré aux revues *Liberté*, *Actualité* et *la Barre du jour*. Son premier recueil de poésie, *les Chants de l'Amérique*, lui a valu le Prix du Maurier en 1965. Il a fait paraître en 1986 un recueil de nouvelles, *Blues note*.

### Erratum

Dans la nouvelle de Monique LaRue, «La rivière Preston», parue dans le numéro 11, il aurait fallu lire à la dernière phrase: «Dans le spasme ancien qui me serrait la poitrine, le temps, la vie, révélèrent d'un coup leur inhumaine échéance au vieillard que j'étais soudain, dans mon corps d'enfant.»

Nous nous excusons auprès de l'auteure et des lecteurs.